

XYZ. La revue de la nouvelle

L'oeil-de-boeuf

Catherine Léger



Numéro 69, printemps 2002

Des récits impudiques

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3974ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Léger, C. (2002). L'oeil-de-boeuf. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (69), 41–43.

L'œil-de-boeuf

Catherine Léger

J'avais la jambe engourdie. Comme chaque soir, après 19 h 30, j'allai cogner doucement à la porte de mon voisin. Parce que je savais qu'il n'y était pas. Parce que je le savais froid et cruel, à un point tel que chez lui on ne pouvait dissocier l'un de l'autre, comme si le froid était nécessairement cruel. Je ne lui avais jamais parlé. Depuis un an, j'attendais le moment de lui ouvrir les yeux sur moi, pour que j'existe au-delà du porche de son appartement. J'étais amoureuse. J'écoutais ses pas dans le couloir et, quand je le savais parti, j'allais me pratiquer à cogner à sa porte. Je connaissais son manteau noir et le capuchon noir de son manteau qu'il accrochait au-dessus de ses bottes mal lacées dans un vestiaire improvisé. Quand il mettait une femme dehors le matin, j'entendais la femme protester de déception. L'une d'elles lui avait même dit : « Tu ne parles qu'avant de faire l'amour ou quoi ! » Et il était ainsi, mon voisin, je le devinais, il ne parlait qu'avant de faire l'amour à une femme. Après, il ne savait que lui montrer la porte.

Une fois, il était torse nu sur son balcon, il réparait sa bicyclette. C'est là vraiment que j'ai commencé à y croire. Vraiment, car un homme ne se met pas torse nu sur son balcon sans penser impressionner sa voisine. Sur le mien, je mangeais de la crème glacée aux fraises. Il m'a saluée d'un signe de tête comme un homme qui ne gaspille pas sa virilité. Il m'apparaissait clair qu'avec lui il valait mieux tout faire en se taisant. Il fallait cependant trouver le moyen d'éviter qu'il me parle, tout en lui donnant envie de me toucher. Aussi, je me méfiais des déshabillés et de la fourrure, comme s'ils étaient l'aveu d'un corps insuffisant. J'avais pourtant un corps insuffisant. Je n'étais qu'un peu ronde, mais je n'avais pas l'assurance des femmes qui ne le sont pas du tout. Depuis un certain temps, je testais l'effet d'un vêtement ou d'une nouvelle couleur de cheveux sur mon fiancé, mais, à divers points de vue, je me désintéressais de lui et ses goûts me semblaient

singuliers. Je ne faisais plus confiance, pour juger de mon univers, qu'à ce voisin enivrant qui se taisait à sa guise.

Je ne me servais pour fantasmer que de son dos et de ses mains. J'avais déjà surpris son nom sur une enveloppe, mais, angoissée, je m'étais vite efforcée de l'oublier pour que jamais, pendant une future baise, je n'aie la tentation de le souffler d'un air qui trahirait le « Je t'aime » précieusement étouffé pendant des mois.

Enfin, était venu le moment où mon silence n'arrivait plus à exprimer mon désir. Il fallait franchir la porte. Ce soir-là, donc, c'était la pratique générale, la dernière, avant la première. Le lendemain, le rideau allait se lever sur un théâtre silencieux et une caverne chaude.



Ainsi, j'avais la jambe engourdie et le cœur qui piétinait. Je cognai pendant cinq minutes, pour donner un grand coup à ma comédie, au détail dans mes yeux et à la précision de la main qui se pose sur la poignée, à cette main qui engendre un mouvement. Je rentrai chez moi, gardant en mémoire le geste, le mien, mais surtout l'œil-de-bœuf qui, dans la porte, marquait un point lumineux, témoin de ma patiente et triste passion.



Il y eut plusieurs sons : une voiture, ensuite une porte, une première, celle au bas de l'escalier, et une deuxième, celle du voisin, puis la mienne. Je me retrouvai alors dans le couloir. Ma main, habile et prête, s'éleva et, sous l'œil-de-bœuf, toucha le bois. Il ouvrit. Nos yeux virent des yeux. Dans son regard, une interrogation suivait le geste de ma main, toujours la même, qui agrippait la poignée et finalement fermait la porte. Je me sentis à la fois si heureuse et intimidée d'être dans son appartement qu'une larme coula sur une de mes joues, je ne saurais dire laquelle. Ce mélange de sensations me donna, je l'imagine, une

allure horrifiée, car il n'osa m'exiler de son domaine, de son visage. Il en avait envie, cependant, et cela me révolta à un point tel que je me jetai sur lui et l'embrassai tout en le fixant violemment à mon corps, tout en n'étant plus moi-même. Puis nous vécûmes un silence exquis qui n'eut pour écho que le fracas d'un vêtement qui tombe sous la passion d'une femme. Ma violence avait éveillé sa violence. Je connus un homme et un mur, entre lesquels je perdis du temps, l'idée, et du plaisir, la limite.

Au moment d'éjaculer, il me jeta un « Je t'aime » à l'oreille. L'habitude de dire merci, je suppose.



Le lendemain, durant son absence, je défonçai et dévissai la porte de son appartement. À son retour, il n'y avait plus, à l'endroit où je m'étais mise en scène si longtemps, qu'un cadre et un trou. J'étais assise dans un fauteuil dans son salon et j'écoutais la radio. Il me jeta des fleurs en plein visage, celles qu'il m'aurait offertes si je n'avais été chez lui à l'attendre. Et cela a été comme si l'œil-de-bœuf était toujours là, bien que la porte n'y fût plus, à nous séparer l'un de l'autre, à nous empêcher de nous voir clairement et de nous consommer entièrement. Les mots que nous avions oubliés ne nous revinrent pas et il me prit dans le fauteuil pour exprimer sa frustration. Plus tard, il vida notre étage de sa dernière porte, et il n'y eut plus pour nous, dans cet immeuble de la rue Frontenac, que des bruits d'escalier et un même « Je t'aime », chaque soir plein d'impuissance, de rage, et d'amour je suppose. Je suppose.